

L'ordre ne règne pas tout à fait à Berlin (1)

La commémoration du 30^e anniversaire de la chute du mur de Berlin a suscité au moins autant d'amertume que de joie. Au moment où l'on fêtait la disparition d'une frontière qui empêchait les citoyens de sortir, on constatait l'édification, partout dans le monde, de mille nouveaux murs destinés à interdire aux étrangers et aux pauvres d'entrer. La fin d'un communisme européen sénile et arbitraire continue généralement d'être saluée. Mais personne ne peut plus ignorer le commencement que cette fin inaugurerait : celui de trois décennies de néolibéralisme sans obstacle, avec son cortège d'inégalités sociales et de prédatons de la nature. Quant à la victoire de la démocratie remportée en 1989, la plupart des commentateurs s'accordent à dire qu'elle a été de courte durée, surtout dans une Europe à nouveau travaillée par les tentations autoritaires.

Même s'il est sombre, ce bilan n'est pas inexact. Il est curieux, pourtant, que, dans le souci de le nuancer, personne n'ait pensé à chercher sur place quelques lueurs d'espoir. C'est à Berlin, après tout, que le Mur est tombé. Même si ce mur est devenu l'emblème du partage de l'Europe, il vaut la peine de réfléchir à ce que cette ville (et non pas l'État dont elle est la capitale) a fait de sa victoire.

De ce point de vue, il faut d'abord noter que la chute du Mur n'a pas pris le sens d'un retour glorieux de Berlin dans l'Histoire. Capitale (relativement) pauvre d'un pays riche, Berlin a refusé d'incarner le capitalisme triomphant. Certes, comme partout ailleurs, des quartiers se sont gentrifiés – mais l'immensité de la métropole (huit fois la superficie de Paris pour une population comparable) permet à des populations moins fortunées d'exercer malgré tout leur droit à la ville. Depuis plus de dix ans, Berlin attend un aéroport international qui soit à la mesure de sa nouvelle stature. Mais, de délais en reports, la plupart des Berlinoises ont renoncé à le voir édifié un jour. Les travaux se multiplient et ne s'achèvent toujours pas. Même aux abords de la nouvelle chancellerie, on continue à trouver des terrains vagues. Après la chute du Mur, le capitalisme n'a pas triomphé dans cette ville, il s'est plutôt encastré dans les vestiges de son ennemi d'hier. Un McDonald's sur la Karl-Marx-Allee, des cantines véganes aux abords de la Rosa-Luxemburg-Platz, des lofts cossus à quelques mètres du mémorial de Treptow en l'honneur de l'Armée rouge.

Michaël Fœssel, *Libération*, 15 novembre 2019

L'ordre ne règne pas tout à fait à Berlin (1)

La commémoration du 30^e anniversaire de la chute du mur de Berlin a suscité au moins autant d'amertume que de joie. Au moment où l'on fêtait la disparition d'une frontière qui empêchait les citoyens de sortir, on constatait l'édification, partout dans le monde, de mille nouveaux murs destinés à interdire aux étrangers et aux pauvres d'entrer. La fin d'un communisme européen sénile et arbitraire continue généralement d'être saluée. Mais personne ne peut plus ignorer le commencement que cette fin inaugurerait : celui de trois décennies de néolibéralisme sans obstacle, avec son cortège d'inégalités sociales et de prédatons de la nature. Quant à la victoire de la démocratie remportée en 1989, la plupart des commentateurs s'accordent à dire qu'elle a été de courte durée, surtout dans une Europe à nouveau travaillée par les tentations autoritaires.

Même s'il est sombre, ce bilan n'est pas inexact. Il est curieux, pourtant, que, dans le souci de le nuancer, personne n'ait pensé à chercher sur place quelques lueurs d'espoir. C'est à Berlin, après tout, que le Mur est tombé. Même si ce mur est devenu l'emblème du partage de l'Europe, il vaut la peine de réfléchir à ce que cette ville (et non pas l'État dont elle est la capitale) a fait de sa victoire.

De ce point de vue, il faut d'abord noter que la chute du Mur n'a pas pris le sens d'un retour glorieux de Berlin dans l'Histoire. Capitale (relativement) pauvre d'un pays riche, Berlin a refusé d'incarner le capitalisme triomphant. Certes, comme partout ailleurs, des quartiers se sont gentrifiés – mais l'immensité de la métropole (huit fois la superficie de Paris pour une population comparable) permet à des populations moins fortunées d'exercer malgré tout leur droit à la ville. Depuis plus de dix ans, Berlin attend un aéroport international qui soit à la mesure de sa nouvelle stature. Mais, de délais en reports, la plupart des Berlinoises ont renoncé à le voir édifié un jour. Les travaux se multiplient et ne s'achèvent toujours pas. Même aux abords de la nouvelle chancellerie, on continue à trouver des terrains vagues. Après la chute du Mur, le capitalisme n'a pas triomphé dans cette ville, il s'est plutôt encastré dans les vestiges de son ennemi d'hier. Un McDonald's sur la Karl-Marx-Allee, des cantines véganes aux abords de la Rosa-Luxemburg-Platz, des lofts cossus à quelques mètres du mémorial de Treptow en l'honneur de l'Armée rouge.

Remarques préliminaires

- ✚ Le titre est une allusion à un texte de Rosa Luxemburg, *Die Ordnung herrscht in Berlin*, 14 janvier 1919. Rosa Luxemburg fut assassinée le 15 janvier 1919.
- ✚ Die Gentrifizierung – Gentrifizieren
- ✚ Das Recht auf Stadt

Remarques grammaticales

- ✚ Le comparatif (1-2)
- ✚ Les propositions de temps (2), *wenn* et *als*
- ✚ Les auxiliaires de mode, idée de « destination » (4), ou de nécessité (15)
- ✚ L'apposition, y compris l'apposition antéposée (6-17). *Richtiges und gutes Deutsch*, Apposition; *Duden Grammatik*, & 1543-1549, Die Kongruenz im Kasus bei Konjunkionalphrasen (Phrasen mit *als* und *wie*) und Die Apposition, 1550 ff.
- ✚ Valeur et traduction de la préposition *de*, *Duden Grammatik*, & 1564, Explikative Apposition. Et pour le français, voir *Nouvelle grammaire du français*, chapitre 20 (les prépositions).
- ✚ Verbes à construction particulière (1), attention, par exemple, au verbe empêcher (2), voir Duden :
 - *Er hat mich beim Spurwechsel behindert*
 - *Der Polizist hinderte ihn an der Weiterfahrt / bestimmte Rücksichten hinderten ihn [daran], so zu handeln / der Nebel hinderte ihn nicht, noch schneller zu fahren*
 - *Das Schlimmste konnte gerade noch verhindert werden / es ließ sich leider nicht verhindern, dass er losfuhr*
- ✚ Verbes à construction particulière (2), *refuser, se refuser à*, voir Duden :
 - *Sich weigern: sich beharrlich, standhaft, eisern, entschieden weigern, einen Befehl auszuführen*
 - *Verweigern: jemandem die Erlaubnis, die Einreise, eine Hilfeleistung verweigern / jemandem ein Visum verweigern*

Remarques lexicales

Les termes surlignés en turquoise ne sont pas difficiles à traduire, mais impliquent que l'on réfléchisse au sens et à la valeur du mot ou de l'expression.

Lecture

Rosa Luxemburg

[Die Rote Fahne, Nr. 14 vom 14. Januar 1919]

„Ordnung herrscht in Warschau“, teilte der Minister Sebastiani im Jahre 1831 in der Pariser Kammer mit, als Paskiewitschs Soldateska nach dem furchtbaren Sturm auf die Vorstadt Praga in der polnischen Hauptstadt eingerückt war und ihre Henkerarbeit an den Aufständischen begonnen hatte.

„Ordnung herrscht in Berlin!“ verkündet triumphierend die bürgerliche Presse, verkünden Ebert und Noske, verkünden die Offiziere der „siegreichen Truppen“, denen der Berliner kleinbürgerliche Mob in den Straßen mit Tüchern winkt, mit Hurra! zujubelt. Der Ruhm und die Ehre der deutschen Waffen sind vor der Weltgeschichte gerettet. Die jämmerlich Geschlagenen von Flandern und den Argonnen haben ihren Ruf wiederhergestellt durch den glänzenden Sieg – über die 300 „Spartakisten“ im „Vorwärts“. Die Zeiten des ersten ruhmreichen Eindringens deutscher Truppen in Belgien, die Zeiten Generals von Emmich, des Bezwingers von Lüttich, erblassen vor den Taten der Reinhardt und Gen. in den Straßen Berlins. Niedergemetzelte Parlamentäre, die über die Übergabe des „Vorwärts“ verhandeln wollten und von der Regierungs-Soldateska mit Kolben bis zur Unkenntlichkeit zugerichtet wurden, so daß die Rekognosizierung ihrer Leichen unmöglich ist, Gefangene, die an die Wand gestellt und in einer Weise hingemordet werden, daß Schädel und Hirn herumspritzen: Wer denkt da noch angesichts so glorreicher Taten an die schmachvollen Niederlagen vor den Franzosen, Engländern und Amerikanern? „Spartakus“ heißt der Feind und Berlin der Ort, wo unsere Offiziere zu siegen verstehen. Noske, der „Arbeiter“, heißt der General, der Siege zu organisieren weiß, wo Ludendorff versagt hat.

Wer denkt da nicht an den Siegesrausch der „Ordnungs“-meute in Paris, an das Bacchanal der Bourgeoisie auf den Leichen der KommuneKämpfer, derselben Bourgeoisie, die eben erst vor den Preußen erbärmlich kapituliert und die Hauptstadt des Landes dem äußeren Feinde preisgegeben hatte, um selbst, wie die letzten Feiglinge, Fersengeld zu geben! Aber gegen die schlecht bewaffneten ausgehungerten Pariser Proletarier, gegen ihre wehrlosen Weiber und Kinder – wie flammte da wieder der Mannesmut der Bourgeoisöhnchen, der „goldenen Jugend“, der Offiziere auf! Wie tobte sich da die Tapferkeit der vor dem äußeren Feind zusammengeknickten Marssöhne in bestialischen Grausamkeiten an Wehrlosen, an Gefangenen, an Gefallenen aus!

„Ordnung herrscht in Warschau!“ – „Ordnung herrscht in Paris!“ – „Ordnung herrscht in Berlin!“ So laufen die Meldungen der Hüter der „Ordnung“ jedes halbe Jahrhundert von einem Zentrum des weltgeschichtlichen Kampfes zum anderen. Und die frohlockenden „Sieger“ merken nicht, daß eine „Ordnung“, die periodisch durch blutige Metzeleien aufrechterhalten werden muß, unaufhaltsam ihrem historischen Geschick, ihrem Untergang entgegengeht. Was war diese letzte „Spartakus-Woche“ in Berlin, was hat sie gebracht, was lehrt sie uns? Noch mitten im Kampf, mitten im Siegesgeheul der Gegenrevolution müssen sich die revolutionären Proletarier über das Geschehene Rechenschaft ablegen, die Vorgänge und ihre Ergebnisse am großen historischen Maßstab messen. Die Revolution hat keine Zeit zu verlieren, sie stürmt weiter – über noch offene Gräber, über „Siege“ und

„Niederlagen“ hinweg - ihren großen Zielen entgegen. Ihren Richtlinien, ihren Wegen mit Bewußtsein zu folgen, ist die erste Aufgabe der Kämpfer für den internationalen Sozialismus.

War ein endgültiger Sieg des revolutionären Proletariats in dieser Auseinandersetzung, war der Sturz der Ebert-Scheidemann und eine Aufrichtung der sozialistischen Diktatur zu erwarten? Gewiß nicht, wenn man alle Momente reiflich in Betracht zieht, die über die Frage entscheiden. Die wunde Stelle der revolutionären Sache in diesem Augenblick: die politische Unreife der Soldatenmasse, die sich immer noch von ihren Offizieren zu volksfeindlichen gegenrevolutionären Zwecken mißbrauchen läßt, ist allein schon ein Beweis dafür, daß ein DAUERNDER Sieg der Revolution in diesem Zusammenstoß nicht möglich war. Andererseits ist diese Unreife des Militärs selbst nur ein Symptom der allgemeinen Unreife der deutschen Revolution.

Das platte Land, aus dem ein großer Prozentsatz der Soldatenmasse stammt, ist nach wie vor noch von der Revolution kaum berührt. Berlin ist bislang noch vom Reich so gut wie isoliert. Zwar stehen in der Provinz die revolutionären Zentren – im Rheinland, an der Wasserkante, in Braunschweig, in Sachsen, in Württemberg – mit Leib und Seele auf seiten des Berliner Proletariats. Doch fehlt vorerst noch der unmittelbare Gleichschritt des Vormarsches, die direkte Gemeinsamkeit der Aktion, die den Vorstoß und die Schlagfertigkeit der Berliner Arbeiterschaft unvergleichlich wirksamer gestalten würde. Sodann sind – was nur der tiefere Zusammenhang jener politischen Unfertigkeiten der Revolution – die wirtschaftlichen Kämpfe, die eigentliche vulkanische Quelle, die den revolutionären Klassenkampf fortlaufend speist – erst im Anfangsstadium begriffen.

Aus alledem ergibt sich, daß auf einen endgültigen dauernden Sieg in diesem Augenblick noch nicht gerechnet werden konnte. War deshalb der Kampf der letzten Woche ein „Fehler“? Ja, wenn es sich überhaupt um einen absichtlichen „Vorstoß“, um einen sogenannten „Putsch“ handeln würde! Was war aber der Ausgangspunkt der letzten Kampfwoche? Wie in allen bisherigen Fällen, wie am 6. Dezember, wie am 24. Dezember: eine brutale Provokation der Regierung! Wie früher das Blutbad gegen wehrlose Demonstranten in der Chausseestraße, wie die Metzelei gegen die Matrosen, so war diesmal der Anschlag gegen das Berliner Polizeipräsidium die Ursache aller weiteren Ereignisse. Die Revolution operiert eben nicht aus freien Stücken, in einem offenen Blachfeld, nach einem schlaun von „Strategen“ zurechtgelegten Plan. Ihre Gegner haben auch die Initiative, ja, sie üben sie in der Regel viel mehr, als die Revolution selbst, aus.

Vor die Tatsache der frechen Provokation seitens der Ebert-Scheidemann gestellt, war die revolutionäre Arbeiterschaft gezwungen, zu den Waffen zu greifen. Ja, es war Ehrensache der Revolution, sofort den Angriff mit aller Energie abzuschlagen, sollte nicht die Gegenrevolution zu weiterem Vordringen ermuntert, die revolutionären Reihen des Proletariats, der moralische Kredit der deutschen Revolution in der Internationale erschüttert werden.

Der sofortige Widerstand kam auch spontan mit einer so selbstverständlichen Energie aus den Berliner Massen heraus, daß gleich im ersten Anlauf der moralische Sieg auf seiten der „Straße“ blieb.

Nun ist es inneres Lebensgesetz der Revolution, nie beim erreichten Schritt in Untätigkeit, in Passivität stehenzubleiben. Die beste Parade ist ein kräftiger Hieb. Diese elementare Regel jeden Kampfes beherrscht erst recht alle Schritte der Revolution. Es versteht sich von selbst und zeugt von dem gesunden Instinkt, von der inneren frischen Kraft des Berliner Proletariats, daß es sich nicht bei der Wiedereinsetzung Eichhorns in sein Amt beruhigte, daß es spontan zur Besetzung anderer Machtposten der Gegenrevolution: der bürgerlichen Presse, des offiziösen Nachrichtenbüros, des „Vorwärts“ schritt. Alle diese Maßnahmen ergaben sich bei der Masse aus der instinktiven Erkenntnis, daß sich die Gegenrevolution ihrerseits bei der davongetragenen Niederlage nicht beruhigen, sondern auf eine allgemeine Kraftprobe ausgehen wird.

Auch hier stehen wir vor einem der großen historischen Gesetze der Revolution, gegen die alle Klügeleien und Besserwissereien jener kleinen „Revolutionäre“ vom Schlage der USP zerschellen, die in jedem Kampfe nur nach Vorwänden zum Rückzug haschen. Sobald das Grundproblem der Revolution klar aufgestellt worden ist – und das ist in dieser Revolution der Sturz der Regierung Ebert-Scheidemann als des ersten Hindernisses für den Sieg des Sozialismus –, dann taucht dieses Grundproblem immer wieder in seiner ganzen Aktualität auf, und jede einzelne Episode des Kampfes rollt mit der Fatalität eines Naturgesetzes das Problem in seinem vollen Umfang auf, mag die Revolution zu seiner Lösung noch so unvorbereitet, mag die Situation noch so unreif sein. „Nieder mit Ebert-Scheidemann!“ – diese Losung taucht unausweichlich in jeder Revolutionskrise auf, als die einzig erschöpfende Formel aller partiellen Konflikte, und treibt dadurch von selbst, durch ihre innere objektive Logik, ob man es will oder nicht, jede Kampfepisode auf die Spitze.

Aus diesem Widerspruch zwischen der Zuspitzung der Aufgabe und den mangelnden Vorbedingungen zu ihrer Lösung in einer anfänglichen Phase der revolutionären Entwicklung ergibt sich, daß die Einzelkämpfe der Revolution formell mit einer Niederlage enden. Aber die Revolution ist die einzige Form des „Krieges“ – auch dies ihr besonderes Lebensgesetz –, wo der Endsieg nur durch eine Reihe von „Niederlagen“ vorbereitet werden kann!

Was zeigt uns die ganze Geschichte der modernen Revolutionen und des Sozialismus? Das erste Aufflammen des Klassenkampfes in Europa: der Aufruhr der Lyoner Seidenweber 1831 endete mit einer schweren Niederlage. Die Chartistenbewegung in England – mit einer Niederlage. Die Erhebung des Pariser Proletariats in den Junitagen 1848 endete mit einer niederschmetternden Niederlage. Die Pariser Kommune endete mit einer furchtbaren Niederlage. Der ganze Weg des Sozialismus ist – soweit revolutionäre Kämpfe in Betracht kommen – mit lauter Niederlagen besät. Und doch führt diese selbe Geschichte Schritt um Schritt unaufhaltsam zum endgültigen Siege! Wo wären wir heute ohne jene „Niederlagen“, aus denen wir historische Erfahrung, Erkenntnis, Macht, Idealismus geschöpft haben! Wir fußen heute, wo wir unmittelbar bis vor die Endschlacht des proletarischen Klassenkampfes herangetreten sind, geradezu auf jenen Niederlagen, deren KEINE wir missen dürfen, deren jede ein Teil unserer Kraft und Zielklarheit ist.

Es ist da mit Revolutionskämpfen das direkte Gegenteil der parlamentarischen Kämpfe. Wir hatten in Deutschland binnen vier Jahrzehnten lauter parlamentarische „Siege“, wir schritten geradezu von Sieg zu Sieg. Und das Ergebnis war bei der großen geschichtlichen Probe am 4. August 1914: eine vernichtende politische und moralische Niederlage, ein unerhörter Zusammenbruch, ein beispielloser Bankerott. Die Revolutionen haben uns bis jetzt lauter Niederlagen gebracht, aber diese unvermeidlichen Niederlagen häufen gerade Bürgschaft auf Bürgschaft des künftigen Endsieges.

Allerdings unter EINER Bedingung! Es fragt sich, unter welchen Umständen die jeweilige Niederlage davongetragen wurde: Ob sie sich dadurch ergab, daß die vorwärtsstürmende Kampfergie der Massen an die Schranke der mangelnden Reife der historischen Voraussetzungen geprallt, oder aber dadurch, daß die revolutionäre Aktion selbst durch Halbheit, Unentschlossenheit, innere Schwächen gelähmt war.

Klassische Beispiele für beide Fälle sind einerseits die französische Februarrevolution, andererseits die deutsche Märzrevolution. Die heldenmütige Aktion des Pariser Proletariats im Jahre 1848 ist der lebendige Quell der Klassenenergie für das ganze internationale Proletariat geworden. Die Jämmerlichkeiten der deutschen Märzrevolution hingen der ganzen modernen deutschen Entwicklung wie eine Fußkugel an. Sie wirkten durch die besondere Geschichte der offiziellen deutschen Sozialdemokratie bis in die jüngsten Vorgänge der deutschen Revolution – bis in die eben erlebte dramatische Krise nach.

Wie erscheint die Niederlage dieser sogenannten Spartakus-Woche im Lichte der obigen historischen Frage? War sie eine Niederlage aus stürmender Revolutionsenergie und unzulänglicher Reife der Situation, oder aber aus Schwächlichkeit und Halbheit der Aktion?

Beides! Der zwiespältige Charakter dieser Krise, der Widerspruch zwischen dem kraftvollen, entschlossenen offensiven Auftreten der Berliner Massen und der Unentschlossenheit, Zaghaftigkeit, Halbheit der Berliner Führung ist das besondere Kennzeichen dieser jüngsten Episode. Die Führung hat versagt. Aber die Führung kann und muß von den Massen und aus den Massen heraus neu geschaffen werden. Die Massen sind das Entscheidende, sie sind der Fels, auf dem der Endsieg der Revolution errichtet wird. Die Massen waren auf der Höhe, sie haben diese „Niederlage“ zu einem Glied jener historischen Niederlagen gestaltet, die der Stolz und die Kraft des internationalen Sozialismus sind. Und darum wird aus dieser „Niederlage“ der künftige Sieg erblühen.

„Ordnung herrscht in Berlin!“ Ihr stumpfen Schergen! Eure „Ordnung“ ist auf Sand gebaut. Die Revolution wird sich morgen schon „rasselnd wieder in die Höh' richten“ und zu eurem Schrecken mit Posaunenklang verkünden:

Ich war, ich bin, ich werde sein!

(Quelle: Politische Schriften, Band 2 Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt a. Main, 1975 Seite 203 – 209)

Proposition de traduction

Die Gedenkfeier zum 30. Jahrestag des Mauerfalls hat mindestens in gleichem Maße Bitterkeit und Freude hervorgerufen. Gerade in dem Moment, wo der Fall einer Grenze gefeiert wurde, die die Bürger am Ausreisen gehindert hatte¹, wurde festgestellt, dass überall in der Welt² tausend neue Mauern errichtet werden, die Ausländern und Armen die Einreise verwehren sollen. Das Ende eines senilen und willkürlichen europäischen Kommunismus wird zumeist immer noch begrüßt. Es kann aber niemand mehr übersehen³, dass dieser Schluss auch ein Anfang gewesen ist: es wurden drei Jahrzehnte eines ungezügelter Liberalismus⁴ eingeleitet⁵, mit den dazugehörigen sozialen Ungleichheiten und Raubzügen gegen die Natur⁶.

Mag nun im Jahre 1989 die Demokratie gesiegt haben, die meisten Kommentatoren sind sich jetzt darüber einig, dass sie von kurzer Dauer war, zumal in einem Europa, wo autoritäre

¹ ..., die die Bürger des Landes gefangen hielt / wegen der die Bürger an der Ausreise gehindert wurden

² Auch : auf der Welt

³ Es ist jedoch unübersehbar, dass...

⁴ eines unbehinderten Liberalismus

⁵ ...: es war der Anfang von drei Jahrzehnten eines ungezügelter Liberalismus mit den...

⁶ ... und der Zerstörung der Natur

Versuchungen wieder am Werke sind.

Allerdings⁷ eine dunkle Bilanz, jedoch nicht falsch. Es ist aber merkwürdig, dass es niemandem einfiel, sie zu nuancieren und sich nach ein paar Hoffnungsschimmern vor Ort umzusehen. Denn die Mauer ist schließlich in Berlin gefallen. Und wenn diese Mauer auch zum Symbol für die Teilung Europas geworden ist, ist es nun sinnvoll, die Frage zu stellen, wie die Stadt (und nicht der Staat, dessen Hauptstadt sie ist) mit ihrem Sieg umgegangen ist⁸.

In dieser Hinsicht muss man zuerst feststellen, dass der Mauerfall nicht gleichbedeutend wurde mit einer glorreichen Rückkehr Berlins in die Geschichte⁹. Als (relativ) arme Hauptstadt eines reichen Lands hat sich Berlin geweigert, den triumphierenden Kapitalismus zu verkörpern. Gewisse Viertel haben sich, im Grunde wie überall, gentrifiziert – doch die riesengroße Metropole (achtmal die Fläche von Paris bei einer ähnlichen Einwohnerzahl¹⁰) erlaubt weniger begüterten Bevölkerungsschichten, trotz allem ihr Recht auf Stadt zu beanspruchen.

Berlin wartet heute schon seit über zehn Jahren auf einen internationalen Flughafen, der seiner neuen Bedeutung gewachsen wäre. Es folgen aber immer wieder Fristen auf Verzögerungen, und die Berliner glauben schon nicht mehr, dass er irgendwann endlich fertiggestellt ist¹¹. Es wird gebaut und umgebaut – und nie fertig gebaut. Auch in der Nähe des neuen Kanzleramts sieht man immer noch unbebautes Gelände. In dieser Stadt hat der Kapitalismus nach dem Mauerfall nicht triumphiert, er hat sich einfach in die Überreste des Feindes von gestern eingebaut¹²: ein McDonald's-Restaurant an der Karl-Marx-Allee, vegane Kantinen unweit vom Rosa-Luxemburg-Platz und komfortable Loftwohnungen¹³ ein paar Meter vom in Erinnerung an die Rote Armee errichteten Treptower Ehrenmal¹⁴.

Michaël Föessel, „Libération“ vom 15.11.2019

⁷ Gewiss / zwar

⁸ ..., was die Stadt [...] aus ihrem Sieg gemacht hat.

⁹ zu keiner glorreichen Rückkehr Berlins in die Geschichte führte / nicht automatisch eine glorreiche Rückkehr Berlins in die Geschichte mit sich brachte / nicht gleichbedeutend mit einer glorreichen Rückkehr Berlins in die Geschichte wurde.

¹⁰ bei vergleichbarer Einwohnerzahl / bei einer vergleichbaren Einwohnerzahl

¹¹ ... sein wird

¹² Auch: eingefügt. Die Einbauküche: la cuisine intégrée

¹³ Der oder das Loft; die Loftwohnung, das Loftapartment.

¹⁴ ... vom Treptower Ehrenmal, das der Roten Armee gedenken soll.